

Avertissement

Cœurs coupables est un mélange entre la dureté et la douceur, un exemple du pire comme du meilleur de l'être humain. Si c'est avant tout un roman sur la reconstruction de soi, il n'en demeure pas moins très sombre, par le biais de ses thématiques qui peuvent évoquer des traumatismes. C'est pourquoi je vous déconseille sa lecture si vous êtes sujet à la sensibilité. Si vous ne souhaitez pas en savoir plus, je vous invite à tourner la page pour découvrir l'histoire de Ruby et Andy.

Pour les autres, je tiens à vous avertir que ce roman traite de sujets tels que l'injustice, le suicide, le deuil et les violences conjugales. Avec ce roman, j'ai voulu dénoncer certains faits de société sur lesquels on ferme bien trop souvent les yeux. J'ai souhaité rendre hommage



Cœurs coupables

à ces femmes qu'on a brutalisées, faire passer un message que j'espère positif. On peut toucher le fond, mais il ne faut jamais perdre espoir. J'ai foi en l'humanité. Même si, comme dans *Cœurs coupables*, elle s'avère parfois très cruelle, elle peut aussi se révéler bienveillante ! Je vous souhaite une bonne lecture.

*« À ceux-elles qui ont été frappé·e·s par l'injustice,
et qui se sentent abandonné·e·s.
À tou·te·s ces femmes et ces hommes
qu'on a voulu réduire au silence.
Vous n'êtes pas seul·e·s. »*

Prologue

Andy

Je pensais avoir touché le fond et perdu tout espoir de pouvoir remonter un jour... Parce que sans elle, rien n'était plus possible. Je n'étais plus qu'une coquille vide qui attendait la mort afin de me libérer de mes souffrances.

Aux yeux de tous, j'étais le coupable idéal. Rien n'aurait pu réparer ce qui avait été brisé... Jusqu'à ce qu'elle débarque et me permette d'y croire.

Il y a des gens capables de métamorphoser votre vie... Parfois, il suffit de tendre la main, de se battre avec acharnement jusqu'à repousser l'ennemi.



Ruby

J'avais touché le fond et n'espérais plus que l'on m'aide à échapper à l'enfer...

Lorsque j'ai mis les pieds à Red Oak, mes secrets enfouis dans mes bagages, je ne m'imaginais pas qu'il soit si difficile de mentir afin de les préserver, d'assurer ma sécurité. Je ne m'attendais pas à l'aimer si fort et ainsi tout reconsidérer, à prendre des décisions qui pourraient me coûter cher.

Une seule chose demeurerait toutefois bien ancrée dans mon esprit : on n'échappe pas à son passé ni à ses démons.

Il y a des rencontres en mesure de bouleverser une vie... Parfois, il suffit de résister, de s'accrocher de toutes ses forces et ne rien lâcher, faire front ensemble. Ne plus avoir peur.

Chapitre 1

Andy

Voilà quatre mois que j'ai enfin mis les pieds dehors et il m'arrive de me demander, dans mes cruels moments de solitude, si ce je n'étais pas mieux en taule. Je me faisais insulter par de parfaits inconnus et parfois ça dégénérait, mais au moins, il ne s'agissait pas de gens que j'ai côtoyés durant ma vie entière. Me pointant du doigt et me collant l'étiquette du coupable idéal sur le front, sans me laisser la moindre chance.

Je savais à quoi m'attendre avec les criminels notoires qui ont partagé mon quotidien durant nos balades au sein de la cour de la prison de Butner. Ils ne sont pas du genre à vous sourire comme s'ils allaient vous offrir une part de tarte en guise de petit-déjeuner pour ensuite

tapisser les murs de votre maison d'œufs pourris et y taguer des insultes, crever les pneus de votre caisse ou pêter votre pare-brise. Non, ils foncent ouvertement dans le tas s'il y a un problème. Même s'il leur arrive d'attendre d'être loin des matons, pour éviter de rallonger leur peine. Ils n'en restent pas pour autant moins hypocrites que mes chers voisins.

Ça ne fait que quatre mois, et pourtant, j'en ai déjà ma claque d'être revenu. Pourquoi suis-je rentré au juste ? J'aurais très bien pu partir loin pour tenter d'oublier cet enfer. En remettant les pieds ici, je ne fais que remuer la merde qui me colle au train. Dans cette ville, seuls mon oncle Wayne et ma sœur Callie croient en mon innocence.

Si je suis encore ici, c'est pour eux, autrement, j'aurais déjà gobé une foutue boîte de pilules afin de tirer ma révérence et me sortir de ce cauchemar.

Comme l'a fait Neva, il y a six ans maintenant.

Six putain d'années que je nage en eaux troubles. Elle est partie sans laisser quoi que ce soit derrière elle, pas une seule fichue lettre. Rien. J'imaginais valoir mieux que ça, mais il faut croire qu'elle aussi pensait finalement que j'étais mauvais et pas assez bien pour elle.

Assis à l'avant de la voiture garée devant cette saleté de cimetière, mes doigts étreignent fortement le volant tandis que ma sœur coupe le moteur. Elle craint sans doute que je me barre dans la direction opposée, comme je l'ai fait les trois premières fois où nous sommes venus ici.

C'est loin d'être facile pour moi de me trouver là. Mais c'est ma façon de lui dire que je ne l'ai pas oubliée. Pas une seule foutue journée depuis toutes ces années.

Je détache ma ceinture après avoir inspiré un bon coup, puis ouvre la portière de la voiture, levant mon cul du siège conducteur. J'entends Callie refermer la sienne avant de contourner le véhicule pour me rejoindre.

Sa main encercle mon avant-bras, nous traversons la pelouse parfaitement entretenue du cimetière, en vue de nous rendre sur la tombe de ma copine. Mon ex-copine. Je ne sais pas trop comment la nommer. Mes entrailles se tordent dans tous les sens, j'ai tout sauf envie d'être en ces lieux, seulement, je le fais pour elle. Juste pour elle, putain ! Me retrouver ici fait ressurgir des émotions négatives qui me ramènent bien des années en arrière. Quand j'étais ce gamin trop amoureux, et peut-être trop insouciant aussi.

Quelques mètres plus loin, une pierre tombale avec les inscriptions « *Neva Chapman – 1995 – 2013 – à notre fille bien aimée* » nous accueille. Mon pied frappe dans un tas de fleurs fanées qui gît sur le sol, de sorte à les dégager de là. Je me sens carrément mal d'être ici. Tout ce bordel n'a aucun sens.

— Andy, un peu de respect, tu veux ! rôle Callie en me donnant une tape sur le bras, avant de s'agenouiller pour ramasser le bouquet mort.

— Me fais pas chier, lui lancé-je, avec un regard équivoque.

Je crois que ce sont celles que nous lui avons ramenées l'autre jour, le seul où j'ai su franchir le cimetière sans me barrer en courant. Des tulipes. Neva n'arrêtait pas de me souler avec ces fleurs. Chaque fois qu'elle en voyait, elle souhaitait en acheter des violettes et des rouges. Depuis, les fleuristes du coin ne doivent plus en vendre autant.

Mon humeur s'assombrit davantage à cette réflexion complètement conne. Pourquoi est-ce que je repense à ça, maintenant ? Il ne s'agit que de satanées fleurs. Elles sont belles, mais éphémères. Un peu comme l'a été sa vie.

Le pire, c'est que même si Neva a foutu ma vie en l'air, je n'arrive pas à lui en vouloir. Je l'aimais trop pour ça. Elle était ma putain de lumière, mon tout. Elle me faisait péter des câbles comme pas possible. Cependant, elle était la personne que j'aimais le plus au monde. En six ans, ça n'a pas changé. Neva est gravée en moi, sur ma peau, tout comme cette inscription sur cette foutue pierre tombale, et jamais elle ne s'effacera.

Callie se relève après avoir déposé un autre bouquet de tulipes sur la sépulture, puis l'observe en silence, tel que je le fais depuis tout à l'heure. Neva aimait beaucoup ma sœur et c'était réciproque.

Qui aurait pu ne pas adorer cette nana, d'ailleurs ? Elle était exceptionnelle.

Nous sommes tous les deux plantés comme des cons devant un caveau qui ne pourra jamais nous répondre, quels que soient les pensées ou mots que nous pourrions prononcer à voix haute pour libérer nos cœurs de cette souffrance qui nous étouffe. Surtout la mienne, en fait. Cela fait bien cinq bonnes minutes que nous y sommes lorsque j'entends un moteur rugir derrière nous. Je sursaute un bref instant.

Je détourne le regard et remarque un cabriolet avec un troupeau de mecs à l'intérieur. Des lycéens en vacances qui passent par là. La voiture stationne et l'un d'eux nous regarde. Il observe ma caisse avec un peu trop d'intérêt avant de lever les yeux vers moi. Je lui jette un regard mauvais, tentant de le dissuader de faire une connerie. Je vois rouge sur-le-champ dès qu'il lance une bombe fumigène qui dégage une brume blanche à la hauteur de ma voiture.

— Ellis, tu n'es pas le bienvenu ici ! Retourne avec ceux de ton espèce, si tu ne veux pas qu'on se charge de ton cas ! crie-t-il.

Pas le bienvenu ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Je viens voir ma copine, pas emmerder les bouseux de cette ville !

Il se moque royalement d'être devant un putain de cimetière où des gens morts reposent.

Connard !

Je fais demi-tour, les mains dans les poches avant de mon jean troué au niveau des genoux, pour aller régler le compte de ces petits merdeux au look BCBG.

L'abruti qui s'adresse à moi porte un t-shirt de l'équipe de football du lycée avec le numéro quatre sur le torse, un petit logo formant la lettre C trône à l'intérieur d'un cercle juste sur le haut de ce dernier. Foutu capitaine ! Il croit probablement que cela va m'impressionner, mais ça me passe par-dessus la tête !

Il est peut-être populaire et ça lui accorde du pouvoir dans son petit monde, néanmoins, je ne vais pas me laisser intimider par un merdeux dont du lait coulerait de son nez si on le pressait.

J'avance vers lui, cependant ma sœur se jette sur moi pour me retenir, agrippant ses deux mains sur mes avant-bras. Elle le fait de tout son poids pour s'assurer que je ne bougerai pas d'un poil, mais sa tentative n'est hélas pas un franc succès.

— Arrête, laisse-les dire, marmonne-t-elle sans même s'en soucier, tout en s'agitant et me distrayant une seconde.

Je bous de rage, car le petit capitaine ose balancer une deuxième bombe fumigène à l'arrière de ma Mustang décapotable.

Je vais le tuer ce connard !

Un énorme nuage de fumée s'élève dans le ciel et sur les côtés de la caisse. Tandis que le conducteur du cabriolet s'avance, le capitaine continue à me provoquer, ne se préoccupant pas de mon envie d'aller lui éclater la tête sur le bitume :

Chapitre 1

— Fais gaffe à tes fesses, ma jolie, il pourrait bien t'emmener sous un arbre et te la mettre profond, sans même que ce soit ce que tu souhaites ! braille-t-il.

Cette fois, c'en est trop !

Je me défais de l'emprise de ma sœur avec violence et me précipite dans leur direction. Callie me court après sur la pelouse du cimetière.

Tout compte fait, rien à foutre que l'on soit à l'intérieur d'un lieu sacré. Je vais leur péter la gueule !

— Je t'en prie, Andrew, arrête ! Laisse tomber ! me supplie-t-elle.

Callie me saute à nouveau dessus avec hargne. Elle enroule ses bras autour de ma taille, enserrant en même temps les miens, le long de mes flancs. Elle plante ses talons dans le gazon, de tout son poids afin de me maintenir du mieux qu'elle puisse le faire. Les lycéens se marrent, le conducteur met les gaz et ils se barrent comme des lâches.

— Connard ! hurlé-je tandis que ma sœur est toujours pendue à moi.

Je me débats, furieux, et tente de la faire lâcher prise pour aller les poursuivre avec ma caisse. Je n'en peux plus d'être insulté à chaque coin de rue, alors que je n'ai rien fait. Même si la justice de ce pays a vu les choses autrement.

— Calme-toi ! J'ai besoin de toi, Andy. Papa est mort, il ne me reste plus que toi. Si tu les poursuis,

tu retourneras en prison. C'est ce que tu veux ? m'amadoué-t-elle.

Je me tends d'effroi. Je me sens con subitement. Je sais que Callie a beaucoup encaissé durant mon absence. Elle a dû gérer la maladie de notre père, les insultes. Avoir un frère en taule, accusé de viol, ça a terni sa réputation.

Mais je suis innocent, putain ! Quand est-ce que les gens vont finir par le comprendre ?

Ma conditionnelle pourrait sauter si je fais un faux pas. Si mon contrôleur judiciaire l'apprend, je suis cuit.

Ce cher Smith ne peut déjà pas me saquer.

— Bordel, bien sûr que non ! craché-je.

— Rentrons à la maison.

Je soupire lourdement, puis acquiesce à sa demande.

— On va dire au revoir à Neva avant de partir.

— Comme tu veux, dis-je, en haussant les épaules.

Je n'ai jamais saisi pourquoi les gens croient qu'en parlant à une tombe, ils s'adressent directement à la personne qui gît dessous. Bon, c'est le cas, mais les morts ne peuvent pas nous entendre. Ils ne nous observent pas non plus, ce sont des conneries que nous inventons pour apaiser notre conscience, se dire que nous ne sommes pas seuls, qu'ils ne nous ont pas abandonnés.

Pour nous empêcher de noyer notre chagrin lors d'interminables nuits d'insomnie.

Callie salue une dernière fois Neva, et nous quittons la pelouse et ainsi le cimetière. J'attrape la saleté de bombe fumigène qui trône sur le siège passager et la balance dans le caniveau. Elle ricoche en faisant un bruit désagréable sur le goudron.

— Andy ! me réprimande ma sœur, tu aurais pu la mettre à la poubelle.

Un regard noir, c'est tout ce qu'elle récolte en guise de réponse. Elle comprend ainsi que je n'ai pas de temps à perdre avec son foutu esprit écolo. Je suis encore en pétard contre ces gars, ce qu'ils ont pu dire de moi, qu'ils soient venus nous interrompre pendant que nous étions sur la tombe de Neva.

Je n'ai pas pu venir me recueillir durant six ans, pourtant, il faut à nouveau qu'on me casse les noix à une date pareille. C'est l'anniversaire de sa mort, et s'il y a bien un jour de l'année où l'on ne doit pas me faire chier, c'est celui-ci.

Je suis juste là pour rendre hommage à ma copine.

Est-ce trop demander ?

Visiblement, on me l'interdit. Les criminels n'ont pas le droit au repos, même après avoir écopé de leur peine. Ils ont constamment une cible dans le dos, laissant libre cours aux abrutis de se défouler sur nous. Et le pire,

Cœurs coupables

c'est que je dois subir et fermer ma grande gueule. Le Andy d'il y a huit ans les aurait tabassés pour le simple fait de me provoquer. Aujourd'hui, je n'ai clairement plus ce privilège.

Bon sang, je ne suis pas un criminel, quoi qu'ait pu dire cette fille !

Qu'est-ce qui peut pousser une nana à porter plainte pour viol, alors que vous ne lui avez rien fait ? Si seulement je le savais, ça fait six ans que je me pose cette putain de question ! Encore et toujours des interrogations sans réponse...

Chapitre 2

Andy

Les mains pleines de cambouis, je m'empare d'un chiffon pour me les essuyer rapidement lorsqu'une cliente passe le seuil du garage de Wayne. C'est également l'endroit où je bosse, l'unique lieu où on a accepté de m'embaucher. Ma sœur aurait bien voulu m'avoir à sa boutique, mais les fleurs, ce n'est pas du tout mon délire. Je préfère trifouiller le moteur des bagnoles, même si c'est bien plus crade. Et puis, l'avoir sur le dos toute la journée aurait été usant. J'adore Callie, cependant il ne faut pas abuser. Je sais que je lui ai manqué, bien qu'elle soit venue me rendre visite et que ce n'est pas pareil.

Lauren Morrison sort son portefeuille de son sac à main pendu à son épaule avant de me fixer avec des

yeux ronds comme des billes. La brune trentenaire est surprise de me voir là. Elle s'agite un peu sur ses deux jambes, pas du tout sereine.

Relaxe ! Je ne vais pas te bouffer !

— Est-ce que Wayne est ici ?

Sa voix exprime tout sauf de l'assurance. Celle-ci est tremblante, quelque peu traînante. Elle a la trouille d'être seule en ma compagnie.

Ce n'est pas comme si c'était ce que je souhaitais, non plus.

Je me contente d'un hochement de tête, lui affirmant par la même occasion que c'est le cas. Je me barre ensuite pour aller chercher mon oncle. Il vaut mieux que j'évite le contact avec les clientes. Je ne veux pas qu'un autre procès me colle au cul.

Wayne est en dessous d'une bagnole, alors je me racle la gorge histoire qu'il comprenne que je suis là et que j'ai besoin de lui. Il fait glisser son chariot, refaisant ainsi surface. Il se redresse avec une clef à molette à la main.

— Lauren Morrison te demande, bougonné-je, sans enthousiasme.

Il se lève et frotte ses paumes sales contre sa combinaison de travail. Nous revenons dans la première partie du garage. Elle se tient debout sur ses talons de plusieurs centimètres, le téléphone entre les doigts, et relève les yeux au moment où elle entend le bruit que nous faisons à cause de nos chaussures de sécurité.

— Lauren, sourit Wayne.

Il s'approche et lui fait la bise, elle me dévisage un peu et j'en fais abstraction. Je m'en fous de ce qu'elle pense. Les merdeux de cette ville ont tous la même chose dans la tête.

Andrew Ellis est un monstre, un violeur qu'il faut à tout prix éviter ! Et si ça vous dit, vous pouvez toujours aller lui chercher des noises, puis lui casser la gueule !

— Comment vas-tu ? lui demande-t-elle.

Ils échangent quelques banalités, faisant comme si je n'étais pas là, ce qui me convient parfaitement.

— Dis-moi que la voiture est prête, s'il te plaît ? le questionne-t-elle, comme une désespérée. C'est pour ma nièce, elle arrive demain à la maison. Elle va vivre avec moi durant quelque temps.

— Je ne savais pas que tu avais une nièce.

Elle lui lance une œillade étrange et il semble se raviser.

C'est quoi ce bordel ?

Je m'en fous de qui va habiter avec elle, ce ne sont pas mes oignons.

Allez savoir pourquoi, mais je sens le bobard à plein nez.

Elle n'a plus de famille et la seule qu'elle ait eue vivait ici, alors c'est plutôt bizarre, cette nièce qui débarque comme ça. Je ne dis rien, parce qu'après tout, ça ne me regarde pas.

D'après ce que je sais, Lauren Morrison et Wayne étaient ensemble au lycée. Ils ont douze ans de plus que moi. Je n'ai jamais pensé qu'elle puisse mentir, or, à cet instant, je suis convaincue qu'elle le fait. Pourquoi suis-je surpris ? Dans cette ville, il y a plus de menteurs que de gens honnêtes.

— Excuse-moi, soupire-t-il, à côté de la plaque. J'avais complètement oublié tellement je suis surchargé de travail, Lauren, désolé. Tu as de la chance, je l'ai finie il y a une heure. Elle m'a donné du fil à retordre, mais vous pourrez rouler tranquilles. C'est une caisse solide.

— Je te fais confiance, Wayne.

Il lui tend les clefs du bolide qu'elle attrape sans attendre. Il lui sourit de façon très charmeuse. Ils se tournent autour depuis je ne sais combien d'années, malgré cela, je ne suis même pas certain qu'ils aient déjà échangé un baiser.

Qu'est-ce qu'ils attendent ?

Lauren et Wayne s'éclipsent pour aller chercher la voiture en question. S'il s'agit bien de la caisse de tout à l'heure, je sais que c'est un pick-up, une Chevrolet El Camino de couleur bleu nuit, en très bon état.

Quelques minutes plus tard, ils en ont terminé avec leurs formalités. Wayne revient avec les mains propres, un sourire béat aux lèvres.

*Ne me dites pas qu'ils font des cochonneries en douce ?
Pourquoi se cachent-ils ?*

Merde, je deviens comme cette vieille commère de madame Johnson qui alimente la radio cancan du coin. Je dis ça, mais je n'ai personne avec qui échanger des ragots, et surtout, ce n'est pas mon genre. Je ne me mêle pas du cul des autres. J'ai bien assez à faire avec le mien et toutes les emmerdes que j'ai sur le dos.

— Tu devrais bosser à l'avant du garage, ça m'éviterait de croiser des gens, lui dis-je, alors qu'il s'éloigne pour retaper la caisse de monsieur Peters.

— Quoi ? fait-il, interloqué. Lauren n'est pas méchante et elle n'est pas du genre à cracher sur le dos des gens, ajoute-t-il, avant que je lui réponde.

Il a compris ce qui cloche visiblement.

— Ouais, ben n'empêche qu'elle avait la trouille de me trouver ici. Je préférerais bosser à l'arrière à ta place pour ne pas avoir d'emmerdes, dis-je tout en rangeant des outils sur le comptoir à l'entrée du garage.

— Tu n'y connais pratiquement rien en mécanique, persifle-t-il.

— N'abuse pas non plus. Quand j'étais au lycée, j'en ai fait et il m'arrivait de t'aider. Tu ne t'en souviens pas ?

Il se gratte l'arrière du crâne, déposant en même temps un reçu dans le tiroir-caisse. Sans doute ce qu'a payé Lauren Morrison pour la bagnole.

— C'est vrai. Pourquoi ne reprendrais-tu pas tes études ?

Pourquoi me casse-t-il les couilles avec ça lui aussi ?

Callie m'en parle bien deux fois par semaine depuis que je suis de retour.

Ça me gave.

J'ai vingt-cinq ans et il faut encore que les gens foutent leur grain de sel dans ma vie, comme si j'étais un gamin.

— Parce que ça sert à que dalle ! J'ai un casier judiciaire, je te rappelle. Personne ne m'embauchera, même si j'obtiens un diplôme, soufflé-je, blasé.

Il me regarde avec un air de compassion et ça me gonfle. Je déteste ça.

— Ne fais pas cette tête, putain ! Je n'ai besoin de la pitié de personne, Wayne. J'aime bien bosser ici, dans ton garage. De quoi te plains-tu ? T'as un employé qui te lèche les bottes pour un salaire de misère, réponds-je, sardonique.

Il se fend d'un sourire ironique.

— Petit con. Ce salaire de misère, comme tu dis, c'est celui que je donne à un ouvrier qui n'est pas QUALIFIÉ. Tu vis avec ta sœur, alors tu n'as pas besoin de te faire des couilles en or.

— Ouais, sauf que je ne vais pas crécher avec elle jusqu'à ma mort.

Il arbore un petit sourire fier et je me demande ce qu'il a derrière la tête pour avoir cette tronche.

— Si tu t'inscris à des cours du soir, peut-être que je pourrai augmenter ton salaire de misère, ajoute-t-il, moqueur.

— Tu te fous de ma gueule ? C'est un putain de complot avec Callie, ou quoi ? grommelé-je, tandis qu'il se fend la poire, victorieux.

J'attrape un chiffon qui traîne sur le comptoir, posant finalement les fesses dessus et lui lance un regard noir ainsi que ledit chiffon dans la figure. Wayne se marre davantage.

— Il se pourrait que ta sœur m'ait dit que tu n'étais pas trop mauvais en cours, au lycée.

Si je n'étais pas nul, c'est parce qu'on m'aidait à faire mes devoirs.

Putain, il n'y a pas moyen que je remette le cul sur un banc de classe ou même dans un amphithéâtre !

— Tu fais chier, Wayne !

Ce connard me relance le chiffon et je l'attrape au vol afin de ne pas le recevoir dans la figure. Il est tout dégueulasse et il pue le gaz d'échappement.

— Pourquoi ne veux-tu pas y songer à tête reposée ? lâche-t-il sereinement.

Il y a six ans, je me prenais le chou avec Neva pour la même chose. On en revient toujours aux mêmes

conneries. Comment pourrais-je tourner la page, si on vient encore me gaver avec des trucs dont je n'ai rien à faire ? Quand on voit le taux de chômage, et ce, également chez les diplômés, ça ne donne pas envie de déboursier des milliers de dollars pour aller à la fac.

Tout ça, c'est du pipeau. Je n'ai pas besoin d'être admis dans je ne sais quelle fac réputée pour son cursus et ses profs.

Qu'est-ce que ça changera à ma vie de faire des études ?

Je sais compter, lire et écrire. Je connais l'histoire de notre pays, je n'ai pas la nécessité d'en apprendre davantage.

Il est seize heures quand Neva sort du bahut avec un tas de feuilles entre les mains. Elle a l'air tout excité sans que j'en comprenne la raison. Elle trotte jusqu'au véhicule pendant que je fume une clope avec la vitre baissée. Je me dépêche, en sachant qu'elle déteste ça, mais je n'arrive pas à arrêter, alors ce n'est pas ma faute !

Je jette mon mégot dans le caniveau à l'instant où elle pose son petit cul sur le siège passager. Neva se penche pour me faire un bisou. Une grimace étire ses lèvres, je ricane en voyant sa mine dégoûtée.

— *T'aurais pu manger un chewing-gum, Andy, me réprimande-t-elle. En plus, ça pue jusque sur tes fringues.*

Je hausse les épaules avec nonchalance.

— On aura qu'à prendre une douche en rentrant.

Un V se forme entre ses deux sourcils, je me marre davantage.

— Tu peux... toujours courir, Andrew Ellis ! dit-elle avec lenteur, dans le but de bien m'emmerder.

Neva est une vraie chieuse, mais pour rien au monde je ne l'échangerais. Cette belle petite brune intello a un caractère bien trempé et, lorsque mes yeux coulent jusqu'aux feuilles encore entre ses mains, je saisis mieux l'excitation qui l'habitait avant de grimper à l'intérieur de ma caisse.

La fac...

— Madame Stanley prétend que je pourrais viser une autre université grâce aux notes que j'ai, sourit-elle, avec des étoiles dans les yeux.

Je la regarde. Je pourrais tout autant démarrer et la laisser délirer au sujet des études. La seule chose que je veux moi, c'est qu'on ne soit pas séparé, le reste, je m'en balance royalement !

Elle tourne le visage vers moi, en faisant une moue que je ne connais que trop bien. Je redoute déjà ce qu'elle va me dire, car je n'ai pas envie qu'on se prenne la tête pour des conneries encore une fois.

— Bébé... Tu pourrais t'inscrire avec moi dans cette fac. On irait là où on est accepté tous les deux.

Bingo ! Je m'en doutais.

— Nan.

— Andy, tu...

La moutarde me monte au nez. Elle ne finit pas sa phrase, ne sachant pas comment me maîtriser pour ne pas que je pète un câble. On a tous les deux un avis arrêté sur le sujet et je n'en changerai pas.

— *Si tu me trouves trop con, alors tu n'as qu'à retourner avec ton ex qui est parti étudier à Stanford, putain ! protesté-je.*

Mes doigts se serrent sur le volant tant je suis remonté et subitement, Neva vient se coller à moi. Ses doigts se posent sur mon tatouage apparent, une horloge avec une rose incrustée dedans. Elle ose même me donner une pichenette sur la joue, qui fait claquer son ongle contre ma peau. Je grimace sur-le-champ. Quelle peste, celle-là !

— *Ne dis plus jamais ça, si tu ne veux pas que je t'arrache les boules !*

Je ris, c'est plus fort que moi. Je dévie la tête, en la fixant de biais. Son regard tendre transperce le mien. Le grand sourire plaqué sur son visage m'achève.

— *Mes parents ne sont pas là, ce soir. On pourrait peut-être manger tous les deux à la maison et faire tout un tas de trucs, se met-elle à me suggérer.*

L'info circule automatiquement au sein de mon cerveau, et je suis super emballé par sa proposition. Il y en a un

Chapitre 2

dans mon boxer qui est d'accord avec ce plan. Plutôt deux fois qu'une, même. Je lui jette un œil équivoque, ce qui la fait ricaner doucement, en rougissant, au moment où je glisse ma paume sur sa cuisse.

Le bruit d'une clef à molette qui retentit contre un véhicule me fait revenir à la réalité, chassant par la même occasion les traits confus de Neva de mon esprit. Plus le temps s'écoule, et moins son visage me revient facilement, ça me fiche la trouille.

Chapitre 3

Andy

Il est dix-huit heures trente lorsque je quitte le garage après m'être débarbouillé et avoir retiré mon bleu de travail. Ce soir, pour la première fois depuis des mois, j'ai un genre de rencard avec une cliente qui est de passage en ville et qui ne connaît rien de moi, ce qui fait un bien fou.

Ça a beau faire six ans, la situation me paraît complètement bizarre. J'ai l'impression que je suis en train de la trahir. Pourtant, Neva est morte. Je n'ai aucun compte à lui rendre. Elle m'a abandonné comme une merde, sans explication. Et surtout, je n'ai encore rien fait avec cette fille.

Bien sûr, elle n'est pas la première que j'emmène boire un verre. La dernière en date remonte à deux mois, à trente kilomètres de Red Oak, parce que là-bas, personne ne sait qui je suis. On ne me regarde pas comme un foutu criminel, seulement quelqu'un de normal.

J'ai conscience du fait que les clichés ont la vie dure, seulement, avec mon look et mes tatouages, je fais le parfait coupable aux yeux de tous. Malgré tout, contrairement à d'autres, je n'ai jamais commis d'infractions, pas même grillé un stop. Je n'avais plutôt pas intérêt, en compagnie de Neva.

Elle était le genre de nana qui savait ce qu'elle voulait, une fille marrante, belle, et surtout, qui n'avait pas sa foutue langue dans sa poche. Quand elle a emménagé ici avec ses parents et qu'elle a débarqué au lycée, nous avions seize et dix-sept ans, ça a immédiatement été le coup de foudre pour moi.

Comme dans ces films hollywoodiens bidons, elle est devenue ma raison d'être. Même lorsque nous nous battons tels des chiffonniers juste pour une part de pizza restante à l'intérieur du carton. On se disputait souvent, et ce qu'il y avait de mieux, c'était la réconciliation.

Je ne fais pas nécessairement allusion au sexe, mais plus à ce qu'il y avait dans ses yeux à ce moment-là. Un peu comme si nous retombions amoureux, que le jeu de séduction débutait à nouveau. Neva savait tout de moi et moi d'elle, du moins, c'est ce que j'imaginais, il y a encore six ans.

Elle s'est suicidée avec des médicaments, alors il faut croire que je faisais erreur à ce sujet. Depuis, une seule foutue question me hante : pourquoi ?

Aujourd'hui, la famille Chapman au complet me hait. Je suis un violeur, qu'ils jugent responsable de la mort de leur fille. C'est ce que tout le monde dit et pense à Red Oak.

Lorsque Neva est décédée, j'étais dans un tel état d'autodestruction que je n'ai pas véritablement cherché à me défendre de tout ce dont on a pu m'inculper. Bien sûr, j'ai plaidé non coupable, mais à part ça... pas grand-chose. J'étais comme anesthésié par cette putain de douleur et l'incompréhension. D'un côté, sa mort, et de l'autre, cette plainte. Qui plus est, je ne trouvais pas réellement de raison de me battre sans elle. Parce que ma vie était, dans tous les cas, terminée. On m'avait arraché le cœur, alors on pouvait bien détruire le reste. À quoi bon ?

Il n'y a eu que deux personnes pour m'épauler à Red Oak : Wayne et Callie. Mon père était malade et pas en état de chercher à connaître la vérité. Je crois qu'il ne voulait pas comprendre. Ça m'a tué. Savoir que mon propre père doutait de mon innocence m'a foutu davantage en l'air. Il est mort en me pensant coupable et jamais je ne pourrai lui prouver le contraire.

* * *

Cœurs coupables

J'arrive au lieu de rendez-vous que Missie m'a donné, puis attends dans ma voiture. Je préfère que l'on ne nous voie pas. Je n'ai rien à cacher cependant, j'en ai marre d'être sans arrêt pointé du doigt dès que je vais quelque part.

Le violeur achète du pain...

Le violeur lit un bouquin sur un banc dans le parc...

Le violeur se balade comme un foutu prédateur...

Je n'ai jamais violé personne, putain de merde !

Ce pays et les gens de cette ville ne connaissent aucunement la présomption d'innocence. Ils préfèrent se fier aux dires d'une seule personne, sans se poser de question. C'est facile de manipuler les preuves lorsqu'on a le bras long !

Chaque jour, je me réveille en escomptant que tout ceci ne soit qu'un putain de cauchemar. J'espère ouvrir les yeux auprès de la brune au caractère bien trempé qui partageait ma vie depuis pratiquement deux ans, et rien. Mon lit est aussi vide que mon cœur démoli.

Je suis seul et tous les matins, l'enfer reprend son cours et il n'y a que dans mon sommeil que le visage de Neva ne s'efface pas. Elle rit tout en m'insultant, car je ne paie pas le foutu rab qu'il y a sur sa pizza. Elle me hurle dessus parce que je change le programme de la télévision alors qu'ils diffusent sa série préférée, uniquement pour la faire chier.

Je voudrais tellement qu'elle soit là. Revenir en arrière, ne surtout pas boire, ne pas dire des choses que je ne pense pas, ne pas me disputer avec elle, et surtout... l'empêcher d'en arriver à cet extrême. Il y a forcément une raison et je ne la connais pas. Ne pas savoir pourquoi me tue littéralement. Je la croyais heureuse, mais une fois de plus, je me suis planté.

Un camion de pompiers stationne devant la maison des Chapman et mes sourcils se froncent par automatisme. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Je coupe le moteur de ma bagnole et me rue chez eux, mais on m'interdit l'accès. Un flic que je n'avais pas aperçu me fait barrage, je ne comprends pas ce qui se trame.

— *Tu ne peux pas entrer, m'avertit-il.*

— *Qu'est-ce qui se passe ? m'inquiète-je.*

Des sanglots me parviennent depuis l'intérieur de la baraque. Je me tends au moment où des hommes tenant un brancard surgissent, accompagnés des parents de Neva. Je saisis alors l'identité de la personne qui se trouve dans ce sac mortuaire et mon monde s'arrête de tourner. Un froid glacial se répand dans mes veines, puis dans tout mon être, je suffoque. Je secoue la tête avec véhémence, refusant cette réalité bien trop violente pour moi. Elle n'est pas morte ! C'est du délire !

— *Où est Neva ? demandé-je, la voix tremblante, pas du tout assurée.*

Je ne peux pas y croire, c'est impossible !

Sa mère lève les yeux qui se plantent dans les miens et tout le désarroi que j'y lis accentue cette douleur qui a germé au creux de ma poitrine. En larmes, elle explose davantage tandis que son mari, également dévasté, la serre contre elle. Il fuit mon regard tant il est accablé.

— Putain ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Ces mots m'échappent, la colère détonne et je suis incapable de la maîtriser. Je ne peux en rien contrôler mes paroles, les peser afin d'éviter de rajouter un poids à leur douleur. Le discernement a déserté mon cerveau, seul le désespoir me guide à présent, l'incompréhension et donc ce besoin de repousser au plus loin cette terrible souffrance qui semble être la réalité. Je la refuse, je ne peux pas, c'est au-dessus de mes forces !

— Andy, ce n'est pas le moment, m'interpelle monsieur Chapman.

— Ma petite fille, sanglote sa femme. Pourquoi a-t-elle fait une chose pareille ?

Neva... est... morte.

Et je n'ai plus rien, c'est terminé.

L'avenir... envolé.

Notre amour... envolé.

La douleur m'agrippe par les pieds et m'enserme avec une telle brutalité que j'ai du mal à respirer. Elle m'enchaîne

à elle, comme un prisonnier derrière des barreaux, retenu par un boulet.

Tu ne la reverras plus jamais.

Et ces mots tournent en boucle dans mon esprit, en un éternel écho qui lacère mon cœur, me le déchiquette en morceaux.

Elle est partie. Pourquoi ? Qu'est-ce que je vais devenir sans elle ?

Mes jambes ne me portent plus et mes genoux atterrissent sur le bord du trottoir, propageant une douleur diffuse dans mes rotules, mais je m'en fous. Mon visage planqué au creux de mes paumes, mes doigts empoignent quelques mèches de mes cheveux et les tirent rageusement. C'est le chaos total. Un tsunami ravageur, détruisant tout sur son passage, mon âme, mon cœur, tout !

— Tu ne peux pas rester ici, me parvient la voix du flic, mais je suis loin et surtout, je demeure paralysé par le choc.

Missie ouvre la portière de la voiture, me sortant ainsi de mes songes. Elle sourit, une petite brise de vent chaud digne de ce mois de juillet vient balayer le carré blond qui lui tombe sur les épaules. Elle glisse la main dans ses cheveux de façon à les ramener en arrière. Elle s'assied à l'avant et je quitte la rue.

— Où est-ce qu'on va ? me demande-t-elle, excitée.

— Comme tu veux, réponds-je, un peu ailleurs, tourmenté par le passé.

Qu'on soit clair, Neva, si jamais tu m'entends – j'en doute fort –, c'est toi qui as choisi de partir, alors je peux fréquenter qui je veux !

Je suis à un carrefour en route vers Nashville lorsqu'un flic garé à un stop – bien que ce ne soit pas un foutu lieu de stationnement – sort de sa caisse. Je soupire, en présageant la merde arriver, en tout cas, j'en sens déjà l'odeur.

Je m'enfonce dans mon siège, serrant les deux mains sur mon volant pour tenter de réfréner la colère qui grimpe en moi. C'est plus fort que moi, depuis six ans, je ne peux plus blairer tous ceux qui bossent pour la justice, que ce soit les juges, les avocats et les flics, les procureurs même.

Surtout eux, en fait ! Ces mange-merde corrompus.

Le policier s'arrête au niveau de ma portière, en mastiquant un chewing-gum sans grâce. Son ventre proéminent touche le rebord de ma vitre baissée tout comme le toit de ma caisse. Il retire sa casquette en marmonnant un : « Papiers du véhicule, permis ».

Sa politesse, il la garde sûrement pour les conductrices avec ce qu'il faut sous le pare-chocs. J'attrape ce qu'on me demande dans la boîte à gants et lui refile sans même le regarder.

— Je me disais bien que c'était toi, j'ai reconnu ta voiture. Tu n'as pas beaucoup changé après tes six ans de taule, d'après ce que je vois.

Première pique.

Je tourne la tête afin de mater son badge, puis me le remets à l'esprit. Je relève les yeux pour le scanner rapidement. Il est plutôt petit, gros et brun. Il a toujours la même face boutonneuse qu'au lycée et me fixe comme si j'étais une merde de chien ou pire. Il ne pouvait pas me sentir à cette époque. J'imagine sans mal qu'à présent, ce n'est pas mieux. Steven Benes.

Je grogne entre mes dents, tout en jetant un œil à la blonde qui est à côté de moi. Elle se raidit sur son siège, le visage un peu blême en émettant un tremblant : « Tu as fait de la prison ? »

Que suis-je supposé lui dire à ce sujet ?

Il éructe un rire gras et je comprends qu'il l'a fait exprès. Évidemment ! Pourquoi aurait-il fermé sa bouche, alors qu'il a l'occasion de m'humilier comme il l'a tant de fois été au lycée ? Je ne lui ai jamais rien fait, néanmoins, j'ai fermé les yeux chaque fois qu'il était la cible de plaisanteries de mauvais goût.

— Tes papiers sont en ordre. On dirait bien que ce n'est pas aujourd'hui que tu retourneras en cabane, Ellis. Il suffit d'un appel à ton agent de probation pour te remettre à ta place, alors fais gaffe. Tiens-toi à carreau, si tu souhaites continuer à profiter de ce bon

vieux soleil et ne pas moisir dans un trou avec les autres violeurs de ton espèce.

Ah, d'accord ! Il veut la jouer ainsi !

— Je suis innocent ! grogné-je.

— Un innocent qui a fait six ans de taule pour viol, hein. Ose me dire que tu n'as pas sauté cette fille, me défie-t-il.

Je lui adresse un regard noir pendant qu'un sourire pernicieux ourle ses lèvres. Il a de la chance que je n'aie pas plus envie de retourner à Butner, parce que je lui aurais démoli sa petite gueule pleine d'acné.

La portière avant gauche s'ouvre et je devine que Missie a décidé de se barrer sans me laisser le bénéfice du doute, l'opportunité de m'expliquer. Mes yeux se ferment pour ensuite se rouvrir, blasés. Elle s'en va sans se retourner. En même temps, pourquoi aurait-elle attendu que je lui serve une quelconque prétendue excuse à ce sujet ? J'imagine que n'importe quel coupable clamerait être innocent de façon à se protéger des représailles.

— Bonne soirée à toi, Andrew, rétorque Benes, provocant.

C'est ça, connard !

Je balance mes papiers sur le siège passager, puis démarre, rebroussant chemin jusque chez moi.

Toc, toc.

Mon père, qui est en pleine crise de douleur, ouvre la porte de la maison. Il n'a pas le temps de se pousser qu'un flic en uniforme se permet de rentrer en le bousculant sans cérémonie. Je le fixe, incrédule, en grommelant :

— Oh, du calme, mon père est malade !

— Andrew Ellis, vous êtes en état d'arrestation pour viol sur la personne de Lexie Baker. Vous avez le droit de garder le silence. Si vous renoncez à ce droit, tout ce que vous direz pourra être et sera utilisé contre vous devant une Cour de Justice. Vous avez le droit à un avocat, et d'en avoir un présent lors de l'interrogatoire. Si vous n'en avez pas les moyens, un avocat vous sera commis d'office.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Confus, je tourne la tête vers mon père qui m'observe, tout aussi perdu, choqué par les chefs d'accusation retenus contre moi. Le flic me fourre les menottes sans me laisser le temps de me défendre.

— Attendez une minute, vous n'êtes pas sérieux ! Vous ne pouvez pas embarquer mon fils comme ça ! C'est une plaisanterie ? s'inquiète mon père.

— Ça va aller, papa, coopéré-je, en lui jetant un regard équivoque.

L'officier de police me traîne en dehors de la maison sans ménagement avant de me balancer à l'arrière de sa voiture.

Cœurs coupables

À cet instant précis, j'étais loin de m'imaginer ce qui m'attendait. Je ne savais pas non plus que l'une des personnes en qui j'avais confiance venait de me planter un couteau dans le dos.

Chapitre 4

Ruby

4 ans plus tôt...

Je suis sur un petit nuage. Harper et moi fêtons nos un mois de mariage ce soir. Pour l'occasion, il m'a proposé de sortir boire un verre dans un bar qu'il connaît bien. Il lui est arrivé de s'y rendre en compagnie de ses collègues avant de rentrer chez nous. Je m'acclimate très bien à notre vie à deux, je pensais que mon ancien foyer me manquerait davantage, mais heureusement, ce n'est pas le cas. Probablement parce que mes parents vivent à moins de deux kilomètres de la maison.

Se marier à seulement dix-huit ans, ça peut paraître dingue pour beaucoup de gens, mais pas pour nous.



J'aime Harper, il est l'unique homme que je désire, celui avec qui je me vois finir mes jours, alors pourquoi aurions-nous dû attendre ? Il travaille durement, et je vais bientôt entrer à Yale. À cette simple idée, mon cœur tambourine d'exaltation dans ma poitrine. La distance qui s'établira entre nous sera difficile à gérer, mais ce n'est que pour quatre ans. Ensuite, l'avenir nous tendra les bras. Nous pourrons fonder notre famille et être heureux, comme nous le sommes déjà. Je suis confiante.

Vingt-et-une heures sonnent et je viens de finir de me préparer. J'ai enfilé une belle robe pour faire plaisir à Harper, j'avais vraiment envie d'être jolie. Les cheveux occasionnellement tressés, je me dirige dans le salon dans le but de le rejoindre pendant que ma robe fleurie bleu nuit virevolte au moindre de mes mouvements. J'ai fait l'effort de chausser autre chose que mes adorées Converse. À en juger l'expression de mon mari sagement assis sur le canapé, j'ai bien fait de me pomponner.

Harper se redresse, l'air fébrile, tandis qu'il lève une main vers mon visage. Ses doigts s'aventurent au niveau de ma nuque et me donnent de délicieux frissons jusqu'aux orteils.

— Tu es belle, souffle-t-il, près de mon oreille.

— Merci, toi aussi, tu es tout beau dans cette chemise, souris-je, gaïement.

Une fois assurée que je suis prête, nous nous mettons en route pour le Drink Club qui se trouve à

pratiquement quarante kilomètres d'Atlanta. Harper passe son bras autour de mes épaules et nous quittons la maison en direction de son Range Rover gris. Du blues s'échappe des enceintes du véhicule et donne une atmosphère mélancolique à l'habitacle. Harper adore écouter Bob Dylan, le rock ainsi que le blues font partie de ses préférences en matière de musique et je reconnais y avoir pris goût à ses côtés.

Attrapant ma main, il enlace ses doigts aux miens en vue d'y poser un baiser. Harper est du genre discret en ce qui concerne les effusions de sentiments. Il ne m'embrasse jamais en public, il dit que c'est personnel et qu'il ne souhaite pas me partager aux yeux du monde. J'ai un peu de mal à comprendre ce qu'il veut dire par là, mais du moment qu'il est tendre avec moi lorsque nous ne sommes rien que tous les deux, ça ne me dérange pas.

Nous franchissons les portes du club. Du haut de ses vingt-quatre ans, Harper ne risque pas de se faire refouler à l'entrée. Heureusement, grâce à sa présence à mes côtés, on ne m'interdit pas l'accès des lieux. Une fois à l'intérieur, je découvre l'ambiance qui y règne et je suis surprise de savoir qu'il vient ici avec ses collègues. C'est assez bruyant, les gens sont surexcités et se montent pratiquement dessus. Je ne me sens pas trop à mon aise, cependant, je ne lui montre pas. Harper a voulu que je voie l'un des endroits où il se rend en dehors du travail et j'ai le sentiment de compter davantage pour lui de cette façon, même s'il me dit souvent qu'il m'aime.

Je le suis jusqu'au bar où il commande une bière. La jeune serveuse blonde la lui sert, puis prépare un cocktail fruité non alcoolisé pour moi. Je la remercie sans plus attendre. On a un peu de difficulté à s'entendre parler, mais une fois assise dans un coin où personne ne pourra nous marcher dessus, je dois dire que finalement, ce n'est pas si mal.

Harper s'installe à mes côtés et glisse naturellement sa main sur mon genou, en affichant un petit sourire, heureux. Nous sirotons nos boissons. La musique du club en fait pratiquement trembler les murs. Il ne s'éloigne pas de moi durant l'heure qui suit, si ce n'est qu'à un moment, l'envie d'aller aux toilettes lui devient pressante. J'évite généralement, pour ma part, de me rendre dans les W.-C. publics.

Il s'éclipse, je reste sagement assise sur la banquette à l'attendre. Je préfère ne pas m'éloigner de crainte qu'il ne me soit plus possible de le retrouver après.

De là où je suis, j'ai une vue d'ensemble du lieu, sans avoir à me dévisser la tête pour parcourir la salle des yeux. Nous ne sommes pas les seuls à être attablés, bien que nombreux soient ceux qui dansent. Deux hommes bruns et dans la vingtaine m'observent avec attention. Ce qui est une première pour moi. Avant ce soir, à part le bowling, la pêche et le shopping en famille, je ne sortais pas. Mon père a toujours mis un point d'honneur à ce que je fasse passer mes études en priorité, et c'est ce que j'ai fait avant de rencontrer Harper.

Il a su les charmer malgré leurs craintes. À leurs yeux, j'étais bien trop jeune pour m'engager dans quoi que ce soit, toutefois, au bout d'un an, ils ont fini par céder en se rendant compte que Harper veillerait sur moi, qu'il ne me lâcherait pas, que ça ne m'empêcherait pas de poursuivre ma scolarité.

Les deux hommes se font des messes basses, je détourne vaguement la tête, sans trop savoir quoi faire. Je me demande ce que Harper fabrique. Il y a probablement du monde aux toilettes, d'où son attardement. L'un d'eux se lève et vient dans ma direction.

Mes iris dévient naturellement sur le visage de ce dernier, alors qu'il prend tout bonnement ses aises en squattant la banquette face à moi. Je me tortille nerveusement sur la mienne, interloquée par sa présence.

— Bonsoir, me dit-il, tout sourire.

— Bon-soir, rétorqué-je, en bafouillant un peu.

— Puis-je te payer un verre ?

Un rictus étire mes lèvres, sans même que je m'en rende compte. Il est joli garçon, c'est vrai, néanmoins, je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée d'accepter. Je ne le connais pas, et surtout, je suis mariée. J'aime Harper et je ne veux pas lui donner de raisons d'être jaloux. Je secoue la tête en guise de négation, mais l'homme insiste. Je m'apprête à lui dire que je ne suis pas libre lorsque la silhouette de Harper entre dans mon champ de vision.

Ce que je lis sur son visage me fait l'effet d'une douche froide. Je n'avais jamais perçu pareille expression chez lui : la rage. Ses yeux me sondent avec une colère non feinte tandis que je me lève hâtivement de la banquette.

L'homme encore présent tourne la tête vers mon mari.

— T'as un problème, mec ? l'interroge-t-il, en me faisant redouter la suite.

Je crains que cet inconnu s'attaque à Harper.

— S'il vous plaît, laissez-le tranquille. Il ne vous a rien fait, intervins-je.

Un souffle lourd s'échappe des lèvres de l'homme qui partage ma vie, et il se met à faire volte-face, l'air toujours aussi énervé. Je ne comprends pas bien ce qui lui prend. Il part vers la sortie, je choppe mon sac et me précipite pour le rejoindre. J'ignore l'inconnu debout, bouche bée face à nos réactions qui sont sans queue ni tête à ses yeux.

Réussissant à le rattraper, je saisis son bras dans le but de le retenir, mais il riposte violemment en me repoussant d'une gifle. Je perds l'équilibre sous le choc de son geste qui embrase ma peau et me brise aussitôt le cœur en morceaux, le marquant au fer rouge. Me tordant la cheville, je finis par m'écraser contre un mur. Ce dernier m'érafle l'avant-bras, me faisant grimacer sur-le-champ, alors que du sang s'écoule de ma blessure.

Estomaquée par sa réaction, je porte ma paume à ma joue brûlante. Je ne peux qu'émettre faiblement son prénom tout en le regardant, ahurie.

— Quoi ? scande-t-il. Qu'est-ce que tu foutais avec ce gars, Ruby ? Alors ça y est, tu n'es plus satisfaite et il faut que tu allumes d'autres mecs pendant que j'ai le dos tourné ?

Je le fixe, les yeux ronds comme des soucoupes, toujours avachie contre ce mur. Ses mots me sidèrent à un tel point que je demeure une seconde incapable de répondre.

— Je... ne me parle pas comme ça, Harper, bredouillé-je. Je n'ai rien fait de mal et je n'allais rien faire non plus. J'étais sur le point de lui dire de s'en aller quand tu es arrivé.

— C'est ça ! grogne-t-il.

Je m'approche en douceur de lui, sur le qui-vive, tentant de l'appivoiser tel un animal dangereux. Harper vient de me frapper, il n'avait jamais levé la main sur moi avant ce soir. Je ne sais pas comment réagir face à cela, ni si je dois simplement lui tourner le dos, parce qu'il n'a pas le droit de me traiter de la sorte. Je ne lui ai jamais donné de raison de douter de moi. Je me sens fracturée de l'intérieur, effrayée.

— Je t'aime, Harper. Comment peux-tu penser une seconde des choses pareilles ? renâclé-je.

La mâchoire serrée, mon mari fait volte-face et cette fois, il se précipite vers le parking. Je tente de le suivre, mais ma cheville me fait souffrir. Je retire les chaussures que j'ai aux pieds et les garde en main. Harper grimpe en vitesse dans le Range Rover, puis ferme les portes à clefs pour m'empêcher d'en faire de même.

D'effroi, je me rue sur la poignée en lui criant :

— Harper, ouvre-moi ! S'il te plaît. Tu ne peux pas me laisser ici toute seule, le supplié-je.

Je n'arrive pas à croire ce qui se produit ce soir, j'ai l'impression d'être dans un cauchemar tant c'est sur-réaliste. Harper n'a jamais vraiment réagi de manière surdimensionnée jusque-là, et c'est pour cela que j'ai la sensation que tout ceci est issu de mon imagination. Aurais-je ingurgité quelque chose qui justifierait la situation horrible dans laquelle je me trouve ?

Il détourne les yeux. Son visage demeure si froid que ça me fait peur et je ne le reconnais plus du tout. Harper fait comme si je n'existais plus et roule en direction de la sortie du parking, me laissant livrée à moi-même, déboussolée. Mon cœur se brise davantage, simultanément à un écho effroyable qui résonne au sein de mon être.

Harper m'abandonne sans même jeter un œil en arrière, sans même me donner le bénéfice du doute et j'ai la sensation de manquer d'air, de voir ma vie partir en fumée en même temps que lui. L'homme que j'aime s'en va sans moi et me laisse dans une détresse

innommable. Avoir le cœur brisé, voilà ce que ça fait. Le mien est littéralement en miettes.

Le souffle court tant les sanglots m'assaillent, je me dirige vers la grande route afin de rentrer à la maison. Encore faudrait-il qu'il tolère que j'y remette les pieds ! J'ai si peur des prochaines heures à venir. Je voudrais pouvoir revenir en arrière et tout effacer. Ne pas sortir, ne pas avoir la stupidité de laisser un homme m'approcher et tout remettre en cause chez Harper. Vient-il de mettre fin à notre mariage comme ça en une seule seconde ? Et cette gifle, l'ai-je imaginée ? Je ne suis plus certaine de rien, tant les choses prennent un tournant cauchemardesque.

La nuit est plutôt fraîche, je me frotte les bras pour me réchauffer, en marchant sur le bas-côté de la route. Avec tout ce qu'on voit quotidiennement dans les journaux, je n'ose pas faire du stop de façon à rentrer à destination au risque d'être découpée en morceaux, pour ensuite finir dans un trou au milieu des bois. Me dégourdir les jambes m'aidera probablement à m'éclaircir les idées, à comprendre où tout a dérapé.

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé et puisque j'ai eu la bêtise de laisser mon portable à la maison, je n'ai même pas l'opportunité d'essayer de le contacter dans l'espoir qu'il se soit calmé de son côté. Je ne peux pas non plus prévenir mes parents pour qu'on vienne me chercher. Que pourrais-je bien leur dire ? Je poursuis mon chemin, malgré ma crainte d'avoir emprunté la mauvaise route.

Quelle horreur ! Où suis-je ? Et tous ces véhicules qui roulent comme des dingues me foutent les pétoches.

Je vais finir par me faire faucher par l'un d'eux, ou pire, peut-être qu'un automobiliste complètement maboul va me prendre pour une prostituée et m'embarquer.

Je t'en prie, Harper, reviens...

Après ce qui me semble être des heures, je reconnais un Range Rover familier qui arrive dans mon champ de vision. Ma respiration se bloque dans ma gorge. Le véhicule se met en stationnement sur le bas-côté. Malgré ces phares, je réussis parfaitement à distinguer la silhouette de Harper en train d'en descendre pour se ruer vers moi. Je n'ai pas le temps de dire quoi que ce soit, de me confondre en excuses, qu'il me serre contre lui.

— Je suis tellement désolé, me prend-il de court. Jamais plus ça n'arrivera, renifle-t-il.

Un souffle violent s'échappe de mes poumons. Je me sens soulagée. Si bien que mes larmes coulent toutes seules.

Il est revenu. Mon Dieu, j'ai eu si peur qu'il ne revienne pas !

J'ai la chair de poule et mes bras encerclent sa taille avec le peu de force qu'il me reste. Je m'accroche à lui, de crainte que ce ne soit qu'un mirage mené par la fatigue extrême, la douleur dans tous les muscles de mes pieds et jambes après ces kilomètres parcourus.

Chapitre 4

Harper prend en coupe mon visage et embrasse mes cheveux, mes joues, puis mes lèvres. Il semble bouleversé, rassuré de m'avoir retrouvé.

— Pardonne-moi, mon amour. Je n'aurais jamais dû te gifler et me barrer comme ça ! Ne me quitte pas, Ruby.

J'entends à sa voix qu'il regrette réellement ce qui s'est passé, et ça me fait mal au cœur. Je me sens super mal, comme si quelque chose de précieux s'était brisé en moi. Je donnerais n'importe quoi pour oublier. Je ne veux juste plus reparler de ce moment. Aller de l'avant.

— Jamais, je lui promets, tout en l'enlaçant davantage.

Chapitre 5

Ruby

Aujourd'hui...

La vie que j'ai menée pendant quatre ans a pris fin. Je ressens un tel soulagement que quelque part, ça me fait bizarre. Je n'ai pas l'habitude d'éprouver ce genre d'émotions. La peur et la douleur faisaient partie de mon quotidien, et bien que je les haïsse plus que tout, j'avais fini par les apprivoiser en quelque sorte.

Si je n'avais pas rencontré Lauren sur Internet et eu de longues discussions la nuit avec elle, jamais je n'aurais pu échapper à cet enfer sans nom. Je croyais qu'il me faudrait le supporter jusqu'à ma mort... mais j'ai choisi la vie.



J'ai décidé de ne plus le subir et de m'enfuir. J'ai saisi l'opportunité qu'on m'offrait en prenant la sortie de secours, sans me retourner ni songer aux actes que j'ai commis pour enfin respirer à nouveau.

J'ai la trouille, seulement cette fois, ce n'est pas à cause d'un coup risquant de m'envoyer au sol, me demandant si je vais y passer ou non. C'est parce que je me dirige droit vers l'inconnu.

Les gens m'ont dévisagé durant le vol d'Atlanta jusqu'à l'aéroport de Nashville en Caroline du Nord. C'est sûr que l'œil au beurre noir que je porte ne doit pas aider. Peut-être ai-je même des marques au cou. Je n'ai pas eu le temps de me maquiller pour camoufler les ecchymoses qui trônent sur mon corps en partant.

J'ai embarqué un maximum de choses dans ma valise ainsi qu'un sac. J'ai pris un peu d'argent, tout ce qu'il y avait à la maison et j'ai attrapé un bus en direction d'un hôtel où me cacher.

Si Lauren n'avait pas été là, je ne sais pas ce que je ferais à cet instant précis. Je n'ai plus personne. Il a détourné tout le monde de moi. Mes parents ne veulent plus jamais me revoir, mes amis me détestent. Il m'a dépossédé de tout. Oui, il m'a tout enlevé.

Mes mains tremblent de colère, de peur, en repensant à ces dernières vingt-quatre heures. Mon instinct de survie m'a prouvé qu'aujourd'hui, je suis suffisamment forte pour aller de l'avant, que j'ai le droit de désirer autre chose que d'être le *punching-ball* de quelqu'un.

Je suis terrifiée de découvrir ce qu'il y a dehors, car je n'y ai pas mis les pieds depuis plus d'un an. Je me suis tellement précipitée que je n'ai pas eu le temps de regarder une dernière fois les rues d'Atlanta. Je n'y retournerai jamais.

Lauren est venue me chercher à l'aéroport. Elle vit à Red Oak, une petite ville de trois mille habitants, en Caroline du Nord, ce qui change énormément d'Atlanta.

C'est sans doute mieux ainsi.

Elle m'a chaleureusement accueilli, comme si nous étions de vieilles amies et qu'on ne s'était pas vues depuis un bail, alors qu'il s'agissait de notre première rencontre.

« Je ne te laisserai pas finir comme ma sœur, m'a-t-elle écrit hier par message. Prends tes affaires et viens chez moi, Ruby. »

J'ai pleuré de joie pour la première fois de ma vie. Je ne m'attendais pas à tant de gentillesse d'une quasi-inconnue. Harper m'a convaincu du fait que j'étais nulle, une ratée que personne n'aimait, comme mes parents et mes amis, qui m'ont tourné le dos. Alors son aide était inespérée.

Je n'étais pas une *bonne* femme. Je brûlais souvent le dîner à la maison, et chaque fois, ça me valait des crises de colère. Des coups fendant l'air venaient esquisser ma peau, me faire couiner de douleur telle une enfant.

Même après qu'il m'a cassé le bras, je me suis persuadée que je l'avais mérité.

Tout comme lorsqu'il m'a abandonné sur le bord de la route à près de quarante kilomètres de chez nous pour me punir, parce qu'un mec m'avait trop approché à son goût. Je lui trouvais sans cesse une excuse puisqu'il avait réussi à me convaincre que tout était de ma faute.

Ça l'était toujours.

Mais hier, qu'avais-je fait de mal ? Le repas était prêt à dix-neuf heures précises. Il n'était pas brûlé. Ses chemises étaient impeccablement repassées et rangées dans notre penderie. J'étais disposée à tout pour calmer le monstre qui sommeillait en lui, mais j'ai échoué.

Au lieu de ça, il est rentré complètement bourré à vingt heures alors que je l'attendais – ou plutôt, que je redoutais son retour à la maison. Il a à peine franchi le seuil qu'il était déjà dans une colère noire.

Il faut que j'arrête de me torturer en ressassant tout ça, ce qui est fait est fait et je ne peux pas revenir en arrière, je ne le veux pas.

Suis-je un monstre pour autant ?

Le trajet est relativement court, mais plus nous nous éloignons d'Atlanta et plus mon corps semble s'apaiser, les tremblements diminuer. Le cauchemar est terminé, je ne réalise pas véritablement que je suis libre.

Je ne prendrai plus de coups, car je me suis endormie avant lui. Je n'aurai plus à me forcer de quoi que ce soit ou penser à une façon d'en finir avec ce calvaire.

Nous passons un large panneau nous indiquant que nous sommes arrivées à destination. Je jette un œil vers Lauren ce qui me vaut un sourire complice.

— Tu verras, ici tu te plairas.

J'acquiesce doucement de la tête. Je ne suis pas très bavarde, contrairement aux longs messages que nous nous sommes échangés en catimini.

Elle roule quelques minutes encore, puis se gare et coupe le moteur. Nous sommes devant un restaurant accolé à une maison relativement grande aux briques marron foncé. La façade des locaux est nommée « Lauren's » et je devine que les lieux lui appartiennent.

Je descends de voiture avant d'aller jusqu'au coffre pour attraper mes bagages. Elle saisit mon sac afin de m'aider et nous franchissons la porte du restaurant, sur laquelle un mot est affiché : « Exceptionnellement fermé ce midi. »

Lauren a mis sa vie entre parenthèses pour moi. Je me sens si gênée tout à coup. Je ne réalisais pas trop hier, jusqu'à ce qu'elle soit devant moi, en chair et en os. Je n'ai plus l'habitude des contacts humains cordiaux.

— Si tu veux, tu pourras travailler avec moi, me dit-elle. Une serveuse de plus ne serait pas de trop, sourit-elle.

— C'est d'accord, réponds-je, en lui rendant son sourire.

Je lui dois une fière chandelle et je ne comptais pas rester ici sans participer aux frais. Il va de soi que j'avais en tête de trouver un job. Seulement, je ne savais pas dans quoi j'allais bien pouvoir postuler. J'ai arrêté les cours à la sortie du lycée. Je n'ai aucune expérience professionnelle, alors devenir serveuse, c'est tout ce que je peux faire pour l'instant. J'espère ne pas lui attirer d'ennuis. Il m'arrive d'être maladroite.

* * *

Après que j'ai passé le balai et que Lauren a dressé les tables, dix-huit heures sonnent, et elle se précipite pour tourner le panneau de manière à annoncer aux clients que le restaurant est ouvert.

Danny, le cuistot, plutôt grand, brun, dans la quarantaine, a débarqué il y a une heure en cuisine. Il s'attelle à la tâche depuis, tandis que j'enfile un tablier que Lauren m'a gentiment donné. Les premiers clients surgissent et je me dirige vers eux, la boule au ventre, craignant de faire une bêtise.

J'attrape mon calepin dans la poche de mon tablier, puis les salue timidement en leur demandant ce qu'ils souhaitent commander. Il s'agit d'un couple dans la cinquantaine, tous les deux mariés à en juger par les alliances présentes à leurs annulaires. Le type aux cheveux grisonnants me scanne quelques secondes, surpris.

C'est une petite ville et il ne m'a jamais vue, je peux comprendre sa réaction.

Puis, je réalise que malgré le maquillage que Lauren m'a aidé à appliquer, mon coquard doit être encore bien visible et ça me met mal à l'aise. Les traces de doigts rouges sur mon cou également. Je prends une mèche de mes cheveux discrètement, la ramenant à l'avant de mon visage pour ainsi cacher au mieux mon œil au beurre noir.

Je sens une main frôler mon épaule et me faire tressauter, je tourne la tête d'un mouvement précipité. Il s'agit de Lauren, qui affiche un petit sourire rassurant.

— Cliff, je vous présente Ruby, ma nièce. Elle va dorénavant vivre avec moi, elle travaillera ici aussi, vous la verrez donc très souvent, atteste-t-elle avec joie.

L'homme acquiesce et sa femme qui se prénomme Amanda me souhaite la bienvenue à Red Oak. Nous échangeons quelques politesses, et heureusement, ils ne se montrent pas plus curieux que ça. Je me sens moins nerveuse ensuite.

Un groupe de jeunes garçons vont s'installer à une grande table et ma collègue – ça me fait tout drôle de le dire, mais c'est ce qui est – Sonia va leur demander ce qu'ils désirent manger.

Elle bosse ici depuis quelques années. D'après Lauren, elle n'est pas méchante. La blonde qui n'a pas plus de vingt-cinq ans m'a tout d'abord dévisagé, puis je l'ai entendu

marmonner qu'elle aurait moins de pourboires. J'ai ainsi compris qu'elle me voyait comme une sorte de problème. Si Lauren ne m'avait pas expliqué son besoin d'argent pour nourrir son gamin, j'aurais eu peur. L'animosité des gens me fait flipper, rien d'étonnant quand on a vécu pendant des années auprès d'un fou furieux.

* * *

Une bonne heure plus tard, il y a du monde au restaurant. Lauren m'affirme que c'est la cohue le vendredi soir et le samedi. J'apporte mes commandes en cuisine sans trop d'encombre pour le moment. La clochette tinte et la porte s'ouvre enfin. Un autre client apparaît, s'installant au comptoir. Sonia étant déjà occupée à une table, je m'en charge. Des chuchotements s'élèvent dans la salle, me rendant curieuse. J'observe rapidement autour de moi puisque cela m'interpelle. Tous les regards sont pointés vers nous. L'ambiance change radicalement, me laissant dans l'incompréhension la plus totale. Je me sens encore plus nerveuse du fait de l'atmosphère électrique des lieux.

— Bonsoir, que puis-je pour vous ? bafouillé-je, pas très sûre de moi.

L'homme qui me fait face est brun et a environ dans les vingt-cinq ans. Il est vêtu d'un t-shirt blanc, une cigarette est bloquée derrière son oreille gauche. Quelques mèches de cheveux rebelles retombent sur son front.

Il lève ses pupilles sombres en direction de mon badge et émet un bref « bonsoir » à son tour. Sa voix, grave et veloutée, ne détonne pas avec son physique. Il prend une des cartes sur le comptoir avant de reporter son attention un instant sur cette dernière. Il la repose devant lui, plaçant ses mains tatouées dessus. En fait, il a des tatouages sur les bras et sans doute également à d'autres endroits que je ne peux pas discerner.

— Un steak saignant et des frites, s'il vous plaît, fait-il doucement.

Je prends note, et m'apprête à partir en cuisine pour donner la commande à Danny lorsqu'il m'interrompt au moment où je tourne les talons :

— Nouvelle en ville ?

— Oui, fais-je à mi-voix, en détournant les yeux.

— Un mauvais coup ? suppose-t-il vaguement, en penchant légèrement la tête afin de mieux m'examiner.

Je le fixe, confuse. Il remplit les blancs de mon esprit.

— Vous avez des marques sur la pommette.

Mon cœur bondit de peur dans ma poitrine et j'opère un demi-tour pour m'échapper en cuisine sans même lui dire quoi que ce soit. Il m'a pourtant semblé avoir mis la dose de correcteur sur ce fichu bleu, mais il faut croire que j'ai tellement l'habitude d'en voir que je ne parviens pas à les camoufler parfaitement. C'est comme

s'ils faisaient partie de mon visage, de moi. Comme si Ruby Walker n'existait pas sans eux.

Je porte la commande à Danny, puis m'éclipse une minute à l'arrière du restaurant. J'ai besoin de prendre une bouffée d'air. L'angoisse me serre l'estomac et la gorge, j'en ai des émanations de chaleur, si bien que je crains de vomir à l'intérieur en persistant à rester enfermée.

Tu es en sécurité ici, Ruby. Respire, tenté-je de me convaincre, me répétant ces mots plusieurs fois, jusqu'à ce que je percute, que cela m'apaise.

Environ deux minutes plus tard, Sonia fait irruption, une cigarette à la main, et commence à discuter avec moi :

— Ça va ? Il t'a fait quelque chose ? se rembrunit-elle.

De qui parle-t-elle ?

— Quoi ? rétorqué-je, paumée.

— Andrew Ellis, le type dont tu as pris la commande, s'agace-t-elle.

Je remue la tête pour attester que non.

— Fais attention à tes fesses, Ruby. D'habitude, c'est Lauren qui le sert. Moi, je préfère ne pas m'approcher de ce sale pervers.

Mes yeux se plissent machinalement tant l'incompréhension me gagne.

Chapitre 5

— Pervers ? répété-je, à mi-voix.

— Il sort tout juste de taule, car il a violé une fille.

Des frissons d'effroi me parcourent le corps entier. Aussi, je saisis mieux pourquoi tout le monde s'est mis à chuchoter dès son entrée dans le restaurant.